

L'HOMME DE LA RUE

THÉÂTRE



Pauline Pucciano

Illustration : photographie de Brassai

Un décor urbain, avec des murs aveugles, des écrans publicitaires qui grésillent, des flaques d'eau, des grilles, une voiture garée. Une fontaine avec une statue. Un SDF est assis face au public, les jambes pendantes sur l'avant-scène.

SAINT-LAZARE

Damnés... Nous sommes tous damnés... Vous, moi, les barbares et les prix Nobel... Les flics, les gangsters... Tous dans le même sac.

Des hommes et des femmes passent, avec des gestes pressés, urbains, automatiques.

Vous ne m'écoutez pas, hein ? Vous n'avez pas envie de savoir ce que ça a à dire, un type comme moi. Un type qui n'a plus rien à perdre.

Le ballet continue.

Vous, vous avez tellement à perdre... Je le sais, évidemment. J'ai été vous, avant de traverser le miroir.

Des amoureux nonchalants traversent l'espace, s'embrassant, rayonnant.

Qui d'entre vous est vraiment heureux ? Parce que vous comprenez, le bonheur c'est tellement rare, c'est tellement beau, et c'est tellement fragile, que ceux-là peut-être ont une bonne raison. Je dis bien : peut-être. C'est pas sûr. Ca se discute.

Moi, j'ai été amoureux. Mais jamais heureux. Alors, quand je les vois comme ça, j'ai tendance à leur pardonner. Mais ça ne veut rien dire. Ca ne veut pas dire qu'ils ne sont pas damnés. C'est peut-être moi qui suis indulgent.

Le SDF grimpe sur la statue et harangue la foule.

Damnées, les mères de famille ! Damnés, les petits commerçants ! Damnés les poètes pleureurs ! Damnés, les enfants !

Il redescend et se lave le visage dans l'eau de la fontaine.

Vous avez tellement à perdre, vous autres... Pas le bonheur, non, il n'y a qu'à regarder vos gueules pour savoir que vous ne savez même pas ce que ce mot veut dire. Pas le bonheur, mais tellement d'autres choses qui lui ressemblent.

Un homme passe, costume cravate. En aparté, au public.

Regardez-moi celui-là. N'allez pas me dire que c'est heureux, un machin comme ça. N'allez pas me dire que c'est insouciant. N'allez pas me dire que ça regarde les couchers de soleil en s'extasiant sur la beauté de la planète Terre. Non, c'est tout petit, tout sec au-dedans, tout lisse au-dehors.

Deux femmes passent, en grande conversation, avec de nombreux sacs provenant de divers magasins.

Et celles-là ? On sait à quoi elles gaspillent leur fric. Mais ce qu'on ne sait pas, c'est à quoi elles gaspillent leur temps. Et leurs sentiments. Probablement à des trucs futiles, qu'elles ne porteront qu'une fois, et qui resteront enfermés dans leurs placards.

Un jeune passe, les écouteurs branchés sur les oreilles, le smartphone à la main. Le SDF procède à une imitation de lui; le jeune homme est embarrassé, légèrement effrayé, il presse le pas. Le SDF le poursuit de ses cris.

De quoi tu te souviendras, sur ton lit de mort, petit ? Quels souvenirs pour réchauffer ta carcasse ultra-connectée dans ton lit de cancéreux ?

Moi, le lit de mort, ça me connaît, j'y ai fait ma vie. Ce n'est pas un lit, d'ailleurs, c'est plutôt un carton, mais je me comprends, c'est une façon de parler. Ma vie est finie, je peux la raconter au passé. Je n'ai pas d'avenir. Alors quelle différence ? C'est comme si j'étais mort.

DUROC, *entrant en scène*

Ah, c'est plus fort que toi, hein, Saint-Lazare ?

SAINT-LAZARE

Quoi ?

DUROC

T'as besoin de parler, tu peux pas fermer ta grande gueule, il faut que tu montres à tout le monde qui c'est qu'est le plus intelligent.

SAINT-LAZARE

Si j'étais intelligent je serais pas là à parler avec toi.

DUROC

Evidemment. Mais ce que tu dis là, t'y crois pas vraiment. Au fond, tu crois que tu l'es, intelligent. Et je vais te dire, tu crois même que c'est pour ça que t'es tombé dans la rue. C'est ton mythe personnel. La petite histoire que tu te racontes pour dormir le soir sur ton lit de mort.

SAINT-LAZARE, *d'un air las*

Ta gueule.

DUROC

Tu prêches un convaincu. Le silence y'a que ça de vrai. Tu l'as pas encore pigé, parce que t'es né de la dernière pluie. Mais ça va venir. Les paroles, c'est que du boniment. Tu veux entendre ?

SAINT-LAZARE

Ah non, s'il te plaît, Duroc, pas ça...

DUROC

Regarde-moi faire, un peu. Toi, tu leur fais peur.

SAINT-LAZARE

On leur fait tous peur.

DUROC, sans l'écouter, s'installant au fond de la scène pour s'adresser aux passants. SAINT-LAZARE, lui, reste du côté du public, et grogne en aparté.

A vot'bon coeur, mesdames et messieurs ! Venez soulager vot'conscience, c'est pas cher, c'est pas long, et vous ressortez tous frais tout propre comme du confessionnal ! Un petit geste dans mon chapeau, Mademoiselle ? qu'est-ce que vous êtes jolie, je suis sûre qu'on vous l'a déjà dit, mais - merci mademoiselle - vous êtes encore plus jolie quand vous souriez !... Regardez-la mesdames et messieurs, toute rayonnante de sa bonne action ! Vous ne voulez pas rentrer ce soir en vous disant « Je les laisse tous crever dans la rue » ? Hein ? Quand même... ça vous fend un peu le coeur de nous voir là, vous avez bien envie de faire un petit geste... Laissez-vous tenter Madame, je ne mords pas, mais non, voilà, voilà, c'est bien ! Vous avez vu ? C'est facile ! Vous vous sentez plus légère ? Oui ? Et moi aussi madame, moi aussi, ça me tient chaud de savoir qu'il y a des braves gens comme vous tout autour de moi !

A vot'bon coeur mesdames et messieurs ! La bonne conscience est en promotion ! Une journée de bonne conscience pour un euro seulement ! Tenté ? Oui ? N'hésitez pas Monsieur... Mais oui, vous avez un charmant sourire, merci l'ami, vous n'êtes pas lésé, je pense, comme dirait l'autre, c'est gagnant-gagnant !

DUROC fait cliqueter ses trois euros et se rapproche de l'autre. Il ne voit pas un homme qui est en train de le suivre en tendant la main.

SAINT-LAZARE

Ca y est ? Tu as fini ton cinéma ?

DUROC

Ben oui, c'était mon objectif : 3 euros. Au-delà, tu comprends, ça fatigue la langue. On a besoin de se rincer le gosier.

L'HOMME

Monsieur !

SAINT-LAZARE

Y'en a un qui te suit.

DUROC

Pas un flic, j'espère ? Il paraît que le racolage est interdit.

L'HOMME

Je ne suis pas policier, Monsieur. Rassurez-vous. Je voulais juste vous donner ceci - et puis vous êtes parti brusquement.

Il tend un billet de 5 euros.

DUROC

Ah oui, mais moi j'ai fini, là.

L'HOMME

S'il vous plaît, prenez-les.

DUROC

Ben non, ce ne serait pas honnête. J'ai plus de boniment à vous faire.

SAINT-LAZARE

Monsieur n'a rien demandé.

L'HOMME

C'est vrai, prenez le billet, je ne vous demande rien.

DUROC

Non, non, j'ai mes principes. Je ne fais pas la manche, moi. Je vous vends de la bonne conscience. Vous accepteriez, vous, qu'un type vous suive dans la rue pour vous donner 5 euros ?

L'HOMME

Mais je... Ce n'est pas pareil...

SAINT-LAZARE

Et pourquoi ce serait pas pareil ? Il t'a dit qu'il fait pas la manche.

L'HOMME, *embarrassé*

C'est difficile de faire un geste, vous pourriez avoir de l'indulgence.

DUROC

Allez, va, donne-le ton billet. (*Il prend le billet, mais l'homme ne part pas.*) Tu es un gars très généreux. (*L'homme sourit, soulagé, et part.*) Ce ne sont pas des mauvais bougres, tu vois. Pas la peine de les pourrir.

SAINT-LAZARE

Pas des mauvais bougres, non. Mais ça ne les empêche pas d'être damnés. Tu te rappelles, à l'école, quand on parlait de la révolution française, et de ces rois et de ces reines à Versailles qui se gointraient de brioche et qui jouaient avec des moutons ? Ils se gobergeaient pendant que les autres crevaient la dalle. Et ils ont fini à la guillotine. Ca te rappelle rien ?

DUROC

Où tu veux en venir, encore ?

SAINT-LAZARE

Nulle part. C'est comme ça, c'est humain. Ils s'en mettent plein la lampe en terrasse des restaurants, et nous on les regarde comme des gueux.

DUROC

Tu ferais pareil si t'étais à leur place.

SAINT-LAZARE

Je sais.

DUROC

Eh ben alors, pourquoi tu leur en veux ?

SAINT-LAZARE

Je ne leur en veux pas. Je dis juste qu'ils sont damnés. Damnée, la petite fille de cinq ans qui passe devant moi tous les jours en faisant semblant de pas me voir et qui ne va rien demander pour moi au Père Noël. Chacun voit midi à sa porte, et ça commence dès le début.

DUROC

Et toi, tu crois que ta misère te sauve ?

SAINT-LAZARE hausse les épaules. La lumière décroît sur le plateau, et il serre sa veste en signe de froid.

SAINT-LAZARE

Où est-ce que tu crèches ce soir ?

DUROC

J'ai récupéré un digicode, mais je dois attendre quelques heures. Et toi ?

SAINT-LAZARE

J'ai mon carton, là, derrière la fontaine. J'aime bien le bruit de l'eau.

DUROC

Tu devrais pas trainer ici, il paraît qu'il y a des fachos qui rôdent dans le quartier, avec l'essence et l'allumette faciles...

SAINT-LAZARE

Bah, ça ou autre chose...

DUROC s'en va en rangeant sa monnaie. La place se vide. Un réverbère éclaire un coin de la fontaine. SAINT-LAZARE installe son carton dans le rond de lumière et finit par se coucher. Pendant ce temps, dans l'ombre, La Mort descend, avec des ailes noires. Elle porte un vêtement et un maquillage dans le style gothique ou punk, le visage très blanc. Elle est silencieuse et s'approche amoureusement de l'homme, qui ne la voit pas. Pendant toute la scène, il ne la regardera jamais en face.

On ne s'habitue jamais à dormir dans la rue. Ça fait toujours aussi peur. L'obscurité dans la ville est pleine de monstres sans pitié. (Un silence). Vous ne la sentez pas, vous ? (Un autre silence.) Moi je la sens, tous les soirs. La Mort qui rôde.

La Mort caresse SAINT-LAZARE du bout de son aile noire, lentement. Il frissonne.

Elle est si belle que je pourrais me réfugier dans ses bras. Et alors tout ce vilain décor disparaîtrait. Ce sale réverbère avec sa flaque de lumière pisseuse. Et cette maudite fontaine. Il n'y aurait plus de rue, plus de nuit, plus de peur. Je serais dans ses bras.

La Mort vient s'asseoir à ses côtés, une aile protectrice couvrant son épaule.

Je sais que tu es là. Mais je ne t'ai pas appelée, va. Pas encore.

LA MORT, *murmurant à son oreille.*

Tu ne m'as rien dit, mais tu me tournes autour depuis des mois. Je sens ton regard sur moi à chacun de mes mouvements, et ton désir pour moi transperce l'espace et me brûle.

SAINT-LAZARE

Tu te trompes, ma belle.

LA MORT

Vraiment ? Alors pourquoi ne veux-tu pas me regarder en face ?

SAINT-LAZARE

Parce que tu me fais peur.

LA MORT

Parce que tu as peur de ne pouvoir contrôler ton désir lorsque tu auras vu toute ma beauté. Tu as peur de te précipiter sous mon aile.

SAINT-LAZARE

Où m'emmènerais-tu ?

LA MORT

Loin d'ici. N'est-ce pas suffisant ?

SAINT-LAZARE, *se dégageant de l'étreinte de la Mort, et se rapprochant face au public*

Je pense à toi, c'est vrai. Je me dis qu'un jour c'est avec toi que je finirai. Que je laisserai un sale petit paquet de viande froide, et que je me taillerai pour de bon.

LA MORT

Ce rivage est si proche... Regarde-moi.

SAINT-LAZARE

Non.

LA MORT

Pourquoi donc ? Ne me dis pas que tu as encore de l'espoir !

SAINT-LAZARE, *avec un rire amer*

De l'espoir ? Ah ça non. Ça et la bonne conscience, c'est en rupture de stock.

LA MORT

Alors pourquoi ?

SAINT-LAZARE

Parce que... Parce que je n'ai pas fini de parler.

LA MORT

C'est pour ça que tu te refuses à moi ? Pour parler ?

SAINT-LAZARE

C'est important, de parler. Les morts peuvent continuer à compter. Ils peuvent être importants, être aimés, et même reconforter les vivants. Mais ce qu'ils ne peuvent plus faire, c'est parler. Et moi, c'est tout ce qui me reste. Et je n'ai pas fini de vider mon sac.

LA MORT

Tu vas supporter le froid, et la faim, et la honte, tout ça pour pouvoir encore parler ? Mais qu'as-tu donc à dire ?

SAINT-LAZARE

C'est bien ça le problème. Je n'en sais rien.

LA MORT, *haussant les épaules.*

Une nuit, je viendrai, et tu tourneras vers moi ton visage suppliant.

SAINT-LAZARE

Je sais.

LA MORT

A plus tard... Je ne suis pas loin.

SAINT-LAZARE

A plus tard.

La Mort se retourne et se fond dans l'ombre. SAINT-LAZARE se tourne enfin dans sa direction, mais ne l'aperçoit que de dos, avant qu'elle disparaisse. Il se cale à nouveau dans son rond de lumière, boit un coup à une bouteille, se couche et ferme les yeux. Entre JAURÈS, avec une valise. Il ouvre la portière d'une voiture et s'installe pour la nuit. SAINT-LAZARE grogne dans son sommeil. Entre FILLE-DU-CALVAIRE, habillée en prostituée, très jeune (presque une enfant), très belle, l'air inquiet et fatigué. Des hommes plus ou moins louches, le nez dans leurs manteaux, passent, la reluquent, la touchent.

UN CLIENT

Combien la passe ?

FILLE-DU-CALVAIRE, *avec un accent étranger*

Dix euros.

LE CLIENT

C'est cher !

FILLE-DU-CALVAIRE

Tout dépend du point de vue. C'est sûr que tu pourrais me violer, ça serait gratis.

LE CLIENT

Six euros ?

FILLE-DU-CALVAIRE

Crève.

SAINT-LAZARE, *s'éveillant*

C'est toi, Fille-du-Calvaire ?

FILLE-DU-CALVAIRE

Oui, c'est moi, Saint-Lazare. Laisse-moi travailler. (*au client*:) Alors, c'est oui ou c'est non ?

LE CLIENT

C'est oui.

Ils disparaissent derrière une porte. La Mort apparaît, habillée en prostituée, mais toujours avec ses ailes noires, et se tient au même endroit que Fille-du-Calvaire.

LA MORT, *racolant les hommes qui passent*

Envie d'un peu de paradis, mon lapin ? D'un peu de septième ciel ? Je peux t'arranger ça. Je connais des techniques spéciales, avec des cordes, et des lames, et des sensations fortes. (*Elle suit l'un des passants*) Je sens que je te tente, toi, avec ton air de chien battu. La vie a été chienne, avec toi, pas vrai ?

L'HOMME

Chienne de vie...

LA MORT

La vie a toujours eu ses petits préférés, comme une mauvaise mère. Et toi, mon lapin, tu fais partie des délaissés. Des laissés pour compte.

SAINT-LAZARE se dresse sur son séant. Il ne se retourne pas, mais ne perd rien de la conversation.

L'HOMME

J'ai jamais eu de chance...

LA MORT

Eh bien, voilà la tienne : tu n'as qu'à venir avec moi.

L'HOMME

C'est combien ?

LA MORT, *compatissante*

Pour toi ce sera gratuit...

SAINT-LAZARE

Fous-moi le camp, l'ami, les trucs gratuits c'est de l'arnaque ! Crois-moi !

LA MORT, à *SAINT-LAZARE*

Tu ne rates pas une occasion de te taire, hein ?

SAINT-LAZARE

Faut bien s'occuper.

L'HOMME, *s'excusant et filant*

Je reviendrai... Au-revoir...

LA MORT

C'est ça, au-revoir.

Elle se promène sur le plateau, nonchalamment, et vient à nouveau caresser du bout de l'aile SAINT-LAZARE qui fait semblant de dormir. Puis elle aperçoit JAURÈS dans sa voiture.

LA MORT

Celui-là, il est pour moi, Saint-Lazare. Tu ne me l'enlèveras pas. (*Elle se couche sur le capot, repliée dans ses ailes, immobile.*)

Entre Fille-du-Calvaire, le maquillage dévasté, du rouge à lèvres débordant sur ses joues.

FILLE-DU-CALVAIRE, *plaintive*

Tu dors, Saint-Lazare ?

SAINT-LAZARE

Non, je fais semblant. Ca ne va pas ?

FILLE-DU-CALVAIRE, *sanglotant*

Le salaud. Il m'a donné que 6 euros.

SAINT-LAZARE, *se levant*

T'as fini ta nuit ?

FILLE-DU-CALVAIRE

Non. Encore trois passes. Je n'en peux plus.

SAINT-LAZARE

Si j'avais trente euros, je te les donnerais, là, tout de suite, et je te dirais d'aller prendre un bain chaud et d'aller te coucher.

FILLE-DU-CALVAIRE

Je ne m'habitue pas.

SAINT-LAZARE

On ne s'habitue pas à la douleur, petite. Ni à l'humiliation. C'est comme ça. C'est ce que je leur disais tout à l'heure. On ne s'habitue pas à dormir dehors, par exemple.

FILLE-DU-CALVAIRE

A avoir honte de soi.

SAINT-LAZARE

A sentir mauvais.

FILLE-DU-CALVAIRE

A se sentir sale.

SAINT-LAZARE

A inspirer du dégoût.

FILLE-DU-CALVAIRE

A avoir peur.

SAINT-LAZARE

A mendier. (*Un silence.*) Quel âge as-tu, Fille-du-Calvaire ?

FILLE-DU-CALVAIRE

Seize ans.

SAINT-LAZARE

Et tu viens d'où ?

FILLE-DU-CALVAIRE

Je ne sais même plus d'où je viens, Saint-Lazare. Je viens de la misère et de la neige, et j'ai atterri à la mauvaise place.

(Un homme passe, la hèle, elle lui emboîte le pas, et sort.)

LA MORT

Je lui en aurais donné, de la neige, moi. De la poudre d'étoiles, toute blanche, pour rêver et ne jamais se réveiller.

SAINT-LAZARE

Tu n'abandonnes jamais, hein ?

LA MORT

Qu'est-ce que tu veux que je fasse d'autre ?

SAINT-LAZARE

Oublie-nous, un peu, va voir chez les riches.

LA MORT

T'inquiète pas, je rôde aussi dans leurs belles villas et dans leurs grands appartements aux lustres à pendeloques... Je change de style, voilà tout. Je leur vends du cancer, de l'Al-Zheimer, des accidents de voiture, quelques suicides...

SAINT-LAZARE

Et à nous, tu nous vends quoi ?

LA MORT

De l'overdose, de la cirrhose, de la violence, et du froid.

SAINT-LAZARE

Au fond, ça revient au même pour toi...

LA MORT

Mais eux je suis obligée de les prendre par surprise. Ils ne m'invitent pas volontiers à leurs petites fêtes. Vous, vous êtes si désœuvrés...

SAINT-LAZARE

Ben je ne t'invite pas non, plus, va. Tu devras m'avoir par surprise aussi.

LA MORT

Tu ne m'invites pas, mais tu tailles la bavette. C'est un premier pas, quand même. (*Un silence. Le jour se lève.*) Regarde-le, celui-là, qui dort dans sa voiture.

SAINT-LAZARE

C'est toujours mieux que de dormir par terre.

LA MORT, *faisant la moue*

Il préférera peut-être venir avec moi que de tomber plus bas.

SAINT-LAZARE

Finalement, tu es aussi désespérée que nous tous. Personne ne veut de toi non plus.

LA MORT

C'est pourquoi nous avons tant d'affinités, toi et moi.

(Un bruit dans la voiture. JAURÈS se lève, ouvre sa portière et sort. Il regarde La Mort, toujours couchée sur le capot. Elle se tient dans une pose de pin-up, lascive, comme une chanteuse sur un piano. Il paraît charmé et caresse la jambe gainée d'un bas-résille. Musique de tango, déchirante et tragique. Saint-Lazare ne veut pas regarder la Mort en face mais il risque des coups d'oeil latéraux de temps en temps. Jaurès et La Mort esquissent des pas de danse, se tournent autour, se frôlent, finissent par s'étreindre, dansent. La Mort murmure à l'oreille de Jaurès. Le tango s'achève. La Mort sort.)

SAINT-LAZARE

Tiens, tu es toujours là ?

JAURÈS

Oui, on dirait.

SAINT-LAZARE

Je croyais qu'elle t'avait emporté.

JAURÈS

Elle m'a simplement parlé à l'oreille.

SAINT-LAZARE

Elle est mauvaise conseillère, tu sais.

JAURÈS

Je ne parierais pas là-dessus.

SAINT-LAZARE, *curieux*

Que t'a-t-elle dit ?

JAURÈS

Que je pouvais me faire aider.

SAINT-LAZARE, *fronçant les sourcils*

C'est pas son genre, d'aider les autres.

JAURÈS

Je ne te rejoins pas. (*Un silence*). Et toi ? Tu vas rester longtemps, comme ça, dans la rue ?

SAINT-LAZARE

Comme si j'avais le choix...

JAURÈS

On a toujours le choix.

SAINT-LAZARE

Elle t'a recruté, en fait. Tu es devenu le VRP de la Mort.

JAURÈS

Non, détrompe-toi... J'ai un marché à te proposer, mais ce n'est pas ce que tu crois.

SAINT-LAZARE

Un marché entre toi et moi ?

JAURÈS

Oui.

SAINT-LAZARE

Et elle ?

JAURÈS

En quelque sorte.

SAINT-LAZARE

Je refuse. Elle ne m'aura pas.

JAURÈS

Elle ne veut pas t'avoir, c'est moi qu'elle veut. C'est moi qu'elle aime. Je te propose juste un plan pour être logé, nourri, blanchi.

SAINT-LAZARE

Blanchi... C'est ça le plus doux... Des vêtements propres, qui sentent bon la lessive, qui font mal aux yeux tellement ils sont blancs...Des vêtements secs et chauds qui vous épousent le corps dans une caresse nuptiale.

JAURÈS

Ca te dérangerait pas qu'ils soient un peu rayés ?

SAINT-LAZARE

Qu'est-ce que tu racontes ?

JAURÈS

Les vêtements. Rayés. Dans le style centre pénitentiaire.

SAINT-LAZARE, *éclatant de rire et récitant La Fontaine*

« - Attaché ? dit le Loup : vous ne courez donc pas
Où vous voulez ? - Pas toujours ; mais qu'importe ?
- Il importe si bien, que de tous vos repas
Je ne veux en aucune sorte,
Et ne voudrais pas même à ce prix un trésor.
Cela dit, maître Loup s'enfuit, et court encor. »

JAURÈS

C'est novembre qui vient... Les matinées sont fraîches...

SAINT-LAZARE

Arrête ton boniment.

JAURÈS

En prison, on te soigne quand tu es malade.

SAINT-LAZARE

Et on te viole quand tu ne l'es pas.

JAURÈS

Tu aurais à manger trois fois par jour.

SAINT-LAZARE

Laisse tomber, je te dis. J'irai pas en taule.

JAURÈS

Pourquoi ?

SAINT-LAZARE

J'ai pas envie de me retrouver avec la lie de la société.

JAURÈS, *éclatant de rire*

C'est quoi ta phrase, déjà ? « Nous sommes tous damnés... Les flics, les gangsters, tous dans le même sac... » (Il arrête de rire). Tu croyais pas vraiment à ce que tu disais, alors.

SAINT-LAZARE

Damnés, c'est une chose. Condamnés, c'en est une autre.

JAURÈS

Drôle de point de vue... Il doit bien y avoir des braves types en prison. Des types qui ont échoué là par hasard.

SAINT-LAZARE, *à contrecœur*

Ouais, sûrement.

JAURÈS

Alors, pourquoi ? Logé, nourri, blanchi... Qu'est-ce qui te fait hésiter ?

SAINT-LAZARE, *perturbé*

Lâche-moi un peu avec ça, tu veux ? J'aime bien ma liberté.

JAURÈS

Ah, mais je te propose un acte délibéré, moi... Pas une conséquence malheureuse, non, un choix assumé. Tu choisirais d'aller en prison.

SAINT-LAZARE

Je me pointerais à Fleury, et je leur dirais : Salut les gars, c'est combien la nuit ?

JAURÈS

Non.

SAINT-LAZARE

Tu dérailles, Jaurès. Tu ferais mieux d'aller prendre ta douche dans ton club de gym.

JAURÈS

Ca ouvre à 9h.

SAINT-LAZARE

Eh bien trouve autre chose, et fous-moi la paix.

JAURÈS

Tu pourrais parler, en taule. Tu pourrais même écrire, donner des interviews.

SAINT-LAZARE

C'est ça.

JAURÈS

Tu pourrais avoir une tribune pour parler au nom de tous les sans-abri.

SAINT-LAZARE

Ben voyons.

JAURÈS

Quand tu aurais purgé ta peine, on serait bien obligé de te réinsérer.

SAINT-LAZARE, *l'oeil allumé*

C'est vrai, ça.

JAURÈS

On t'aiderait à trouver une adresse, un job, t'aurais même un contrôleur judiciaire pour te surveiller...

SAINT-LAZARE

Je n'y avais pas pensé.

JAURÈS

Un contrôleur judiciaire, Saint-Lazare... Un gars payé pour se préoccuper de savoir où tu es et si tout se passe bien... (*Un silence, Saint-Lazare rêve éveillé.*) Alors, qu'est-ce que t'en dis ?

SAINT-LAZARE

Faut voir.

JAURÈS

Et entre ça et toi, il y a... presque rien. Un petit geste sans importance. Un service à rendre à un vieux copain.

SAINT-LAZARE, *revenant de sa rêverie*

Qu'est-ce que tu racontes ?

JAURÈS

Ben oui, Saint-Lazare, pour aller en taule, on ne peut pas tout simplement se pointer à Fleury...

SAINT-LAZARE

Commettre un crime ? Tu m'as bien regardé ?

JAURÈS

Un crime, un crime, tout de suite les grands mots... Est-ce que tu n'es pas damné, de toutes façons ?

SAINT-LAZARE

Où veux-tu en venir, à la fin ?

JAURÈS

Toi, tu pourrais dormir au chaud. Et moi, je pourrais dormir dans ses bras à elle.

SAINT-LAZARE

Nous y voilà.

JAURÈS

Où ça ?

SAINT-LAZARE

Mais au hic, bien entendu. Au grain de sable dans l'engrenage. Au petit détail qui va tout faire capoter : je ne vais pas te tuer.

JAURÈS, *grave*

Et pourquoi ?

SAINT-LAZARE

Je ne vais pas te tuer, c'est tout. Je ne suis pas un tueur. Je suis une grande gueule, et les grandes gueules, ça ne tue personne.

JAURÈS

Mais il s'agit juste de m'aider, vois-tu. De me donner un petit coup de pouce. Je suis comme une dent déchaussée qui ne demande qu'à tomber.

SAINT-LAZARE

Elle t'a tourné la tête, mais demain, ça pourrait être une autre. Une petite jeune fille normale, qui aime les pâtisseries et faire l'amour le matin. Tu tomberais amoureux d'elle et hop ! tu irais vivre chez elle, et ce serait la vie plutôt que la mort.

JAURÈS

T'en connais beaucoup, toi, des jeunes filles ?

SAINT-LAZARE

Je connais Fille-du-Calvaire.

JAURÈS, *éclatant d'un rire mauvais*

Je t'en prie, Saint-Lazare, un peu de sérieux...

SAINT-LAZARE, *indigné*

Elle est très bien, cette petite !

JAURÈS

Je ne dis pas le contraire... C'est juste qu'on ne peut pas se sauver à deux. Tu vois, il faut qu'il y en ait un qui sauve l'autre. Et moi, les filles qui pourraient me sauver, quand elles comprennent que je vis dans ma Clio, elles prennent les jambes à leur cou.

SAINT-LAZARE, *rêveur*

C'est contagieux, la rue.

JAURÈS

Ouais, elles ont raison d'avoir peur. C'est très contagieux.

SAINT-LAZARE

C'est pour ça qu'ils font un écart quand ils marchent, et qu'ils changent de trottoir. Ce n'est pas parce qu'on les dégoûte, c'est parce qu'ils ont peur d'être contaminés et de finir dans le même état que nous.

JAURÈS

Moi, je ne le supporte plus, cet état de pestiféré. Tu sais, dans la vie, il y a des moments où tu te dis : ça, ce que je suis en train de vivre, c'est trop grand, je ne peux pas le contenir. C'est trop fort, je ne peux pas l'absorber. Eh bien pour moi, la rue, c'est une expérience que je ne peux pas supporter.

SAINT-LAZARE le regarde, l'air compatissant.

Et tu te dis que tout pourrait disparaître d'un coup - la souffrance, et la peur, et la honte.

JAURÈS, *sortant une lame de sa poche*

Tiens, Saint-Lazare. Il faut que tu fasses ton office.

SAINT-LAZARE, *l'air dégoûté*

Ah non, hein, pas de ça. Je t'ai déjà dit que je ne te tuerais pas.

JAURÈS

Mais il faut que tu m'aides. Je n'ai pas le courage de le faire moi-même. Je place le couteau au niveau du coeur, et puis je pense à des tas de trucs, et le moment s'envole, comme un oiseau effrayé. Quelqu'un me regarde dans ma voiture, ou bien mon téléphone sonne. Je finis toujours par ranger le couteau, en me disant que je suis trop lâche.

(La Mort entre par derrière Saint-Lazare. Une musique de tango, très faible, résonne. La Mort et Jaurès semblent attirés l'un vers l'autre, mais le couteau tenu par Saint-Lazare semble représenter un obstacle).

S'il te plaît, Saint-Lazare, s'il te plaît. Ça me demanderait moins de courage - là - tu vois, je ferme les yeux, j'écoute la musique, et j'attends. Je n'ai pas le coup à porter, tu comprends ? C'est tellement doux... Prends tout ton temps, je ne suis pas pressé.

(La Mort s'approche de Jaurès et s'appuie contre un mur invisible, à une certaine distance, dans une attitude de femme amoureuse).

SAINT-LAZARE, *s'éloignant un moment, avec le couteau dans les mains*

Il paraît qu'au Japon, il y a des vieillards qui font ça quand ils ne peuvent pas se payer de maison de retraite. Ils sortent dans la rue avec un couteau et ils plantent quelqu'un, n'importe qui, le premier venu. Juste pour aller en prison. Pour moi, ce serait un peu différent. Je rendrais service à un ami. Ce serait du gagnant-gagnant, comme dirait Duroc.

Vous m'êtes témoins que je ne voulais pas. Que je n'étais pas un meurtrier. Pas au départ. Petit, j'étais déjà un peu grande gueule. Mais rien ne me destinait à être là ce matin, dans ces loques, à me réveiller sur un carton, un couteau à la main. J'y pense pas trop, à mon enfance. Ca fait trop mal. Mais quand je regarde les gens, je me demande comment ils étaient, gamins. Fille-du-Calvaire ne rêvait sûrement pas de faire des passes, au fond de sa campagne enneigée. Combien d'entre nous ont réalisé leurs rêves ? Combien d'entre nous ont trahi le même qu'ils ont été un jour ?

Moi, je l'ai trahi, c'est sûr. Je l'ai laissé tomber, je l'ai déçu. J'ai écrasé tous ses rêves. Alors, un peu plus un peu moins... C'est à ce moment là qu'on franchit le Rubicon. Quand le même qu'on a été ne pourrait plus nous regarder en face, ne pourrait plus être fier de nous, ou même avoir pitié de nous. C'est à ce moment là, précisément, qu'on perd son âme.

Les mêmes ne rêvent jamais de devenir le type qui n'a plus rien à perdre.

(Il se retourne vers Jaurès, qui l'attend toujours, les yeux fermés.)

Je n'ai plus rien à perdre, Jaurès. Si Fille-du-Calvaire peut faire des passes à seize ans, moi, je peux bien te planter.

(Jaurès sourit, la musique de tango s'intensifie, la Mort s'agite derrière son mur invisible en esquissant des pas de danse. Saint-Lazare évalue l'endroit du coeur, et plante le couteau. Le tango s'arrête. Le mur invisible disparaît. La Mort s'approche, s'assoit par terre et met la tête de Jaurès sur ses genoux. En fond, des passants passent, s'arrêtent, s'inquiètent.)

SAINT-LAZARE, *retournant sur son carton*

Pas de tango, hein ? Pas d'hymen...

LA MORT

Eh bien non, Saint-Lazare, je pensais que tu l'avais deviné. Pas de résurrection d'entre les morts. Tout ça, c'est pour faire passer la pilule.

SAINT-LAZARE

Regarde, il sourit.

LA MORT, *maternelle*

On dirait qu'il dort.

SAINT-LAZARE

Il est paisible.

LA MORT

Il n'a pas souffert.

SAINT-LAZARE

Moi non plus.

LA MORT

Tu ne veux pas te recycler ? Ca gagne bien, de planter des couteaux...

SAINT-LAZARE

Me recycler... Quelle belle image. Prendre de moi toute la matière récupérable, tous les sentiments pas trop usés, et puis réorganiser la forme en faisant réchauffer le fond... Ca ne marche pas comme ça, chez les humains, ma belle. On ne se recycle pas.

LA MORT

Que vas-tu faire, maintenant ?

Des sirènes de police.

SAINT-LAZARE

Eh bien, j'attends la suite de l'histoire. Ils vont me coffrer, et je pourrai aller en taule. C'est ça le plan.

LA MORT

Tout à l'heure, ça paraissait avoir du sens. Mais maintenant, j'ai comme l'impression que tu devrais filer à l'anglaise.

SAINT-LAZARE

Tu donnes toujours les mauvais conseils, pas vrai ? Ceux qui t'amènent, quand on les suit, à finir avec un couteau dans le coeur ou une balle dans le dos...

LA MORT disparaît.

Un policier entre, et examine rapidement le corps de Jaurès.

NATION

Police, ne bougez pas. Les mains en l'air.

SAINT-LAZARE

Faudrait savoir.

NATION

Jetez votre arme à terre. (SAINT-LAZARE s'exécute. Il parle à son téléphone ou son talkie-walkie:) Agent Nation au rapport. Homicide au secteur 12. Un suspect est appréhendé. (Se tournant vers Saint-Lazare:) Mettez-vous contre la voiture, Monsieur, sans faire d'esclandre, et passez les mains derrière le dos.

SAINT-LAZARE

Ca fait au moins cinq ans qu'on ne m'a pas appelé Monsieur.

NATION

Quoi ?

SAINT-LAZARE

Non, rien. Ca fait drôle.

NATION

Je vois pas ce qu'il y a de marrant, moi. (*Il le menotte, puis parle à nouveau à son talkie-walkie*). Combien de temps pour les renforts ? (Un silence. Il allume une cigarette et considère Saint-Lazare d'un air consterné.) Pourquoi vous l'avez planté ?

SAINT-LAZARE

Qui, Jaurès ?

NATION

Vous le connaissiez ?

SAINT-LAZARE

Oui et non. La rue, c'est une grande famille. Une grande famille où on s'entretue pour un plat de lentilles. Mais ça veut pas dire qu'on se connaît plus que ça.

NATION, *regardant le cadavre*

C'est mon premier mort.

SAINT-LAZARE

Pour moi aussi, dans un sens. Est-ce que vous allez m'emmener au poste ?

NATION

Au poste ou à l'asile, ça va dépendre de l'enquête.

SAINT-LAZARE

Et j'aurai à manger dès la première nuit ?

NATION

Nous ne sommes pas des sauvages. Les prévenus ont des droits.

SAINT-LAZARE, *éclatant de rire*

Veillez entrer dans votre cellule, Monsieur. Vous avez des droits, Monsieur. C'est l'heure de manger, Monsieur. Voici votre lit, Monsieur.

NATION, *méfiant*

Je ne vois pas ce qu'il y'a de marrant.

SAINT-LAZARE

Ca vous arrive de traverser la ville ?

NATION

Je bosse dans la rue.

SAINT-LAZARE

Vous ne les voyez même plus, je suppose, votre cerveau a dû apprendre progressivement à ne plus interpréter les données sensorielles qui les concernent. Vous ne le sentez pas, vous n'entendez pas ce qu'ils disent. Vous passez votre chemin sans même enregistrer la réalité de ces humains informés et abîmés. Vous les oblitérez.

NATION

Je ne vois pas le rapport.

SAINT-LAZARE

Eh bien je vais vous le dire, le rapport. Les détenus ont commis des choses pas claires, ils sont punis, la société les maltraite, tout le monde peut comprendre ça. Mais les gens qui sont là, tout autour, ils ont fait quoi ?

Dans une sorte de brouillard, des formes surgissent, immobiles, dans le décor. On s'aperçoit progressivement de leur présence, mais l'impression doit être qu'ils ont toujours été là.

NATION

Rien, je suppose.

SAINT-LAZARE

Etes-vous toujours tout à fait sûr qu'on n'est pas des sauvages ?

D'autres policiers arrivent, on entend des bruits de voiture, de moteurs, et Saint-Lazare est emmené, ainsi que le corps de Jaurès. Dans le brouhaha de la scène, on entend Saint-Lazare crier : « Damnés ! » La scène se retrouve vide, avec ces formes un peu spectrales. La Mort se promène parmi eux, câline et maternelle. Elle les caresse, les borde dans leur couche, leur murmure à l'oreille. Fille-du-Calvaire, épuisée, passe sur la scène, pour rentrer se coucher. Entre Duroc.

DUROC

Vous n'avez pas vu Saint-Lazare ?

FILLE-DU-CALVAIRE

Il était là cette nuit.

DUROC

J'espère qu'il ne lui est rien arrivé. (*Il s'installe sur le devant de la scène, les jambes pendantes, face au public.*) Finalement, lui ou un autre, ça ne change pas grand chose, pas vrai ? Nous sommes tous interchangeable. Mais quand même, je l'aimais bien Saint-Lazare, j'espère qu'il ne lui est rien arrivé. Oh... J'ai pas le coeur à faire mon métier ce matin, il est comme qui dirait un peu à l'étroit dans ma poitrine. Mais le boniment, c'est comme le théâtre et le cimetière. Quand faut y'aller, faut y'aller. (*Un silence. Des passants commencent à traverser la scène, mais Duroc leur tourne le dos. Tout en faisant son boniment d'une voix enjouée, il pleure face au public. Des passants jettent des pièces derrière son dos.*) Bien le bonjour Messieurs-dames, encore une belle journée qui commence...Et quoi de mieux que de la commencer par une bonne action ? Madame,

je vois que vous êtes tentée, une petite pièce seulement et je vous garantis un coeur léger et pétillant pour toute la journée ! Allons, ne soyez pas timides ! Un euro la bonne conscience, la bonne conscience est en promo ! Monsieur, vous avez l'air d'un bienfaiteur... Si, si, je vous assure, à force de regarder les gens, je les vois avec le coeur. Suivez votre instinct, Monsieur, un euro le bienfait, et vous marcherez la tête haute devant les cent prochains SDF. Non ? Ah, je vois que vous vous laissez tenter, et vous avez bien raison ! Bravo, Monsieur, et merci ! Merci ! Merci !

Rideau